

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 10

Artikel: Chez mon futur
Autor: Audeval, Hippolyte
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188173>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

danger d'épidémies ayant, dans l'eau, son point de départ, n'est que relatif, et que la potabilité elle-même offre des degrés.

L'eau potable par excellence, doit être douce, très limpide, incolore, inodore, froide en été, tempérée en hiver, de saveur agréable et de digestion facile ; elle doit dissoudre le savon sans donner lieu à un précipité, mais seulement à un léger trouble ; enfin, cuire les légumes sans les durcir. Il faut en outre qu'elle contienne en dissolution, de l'azote, de l'oxygène, de l'acide carbonique, en un mot, de l'air ; puis une proportion déterminée de bicarbonate de chaux.

Mais de l'eau, encore potable, peut s'éloigner de cette eau type et contenir une faible quantité de matières organiques, du sulfate de chaux, du chlorure de calcium et même du nitrate de chaux. Si ces substances s'y rencontrent en faible proportion, elles n'exercent aucune influence sur la santé ; en proportion plus forte, elles nuisent à la digestion, mais ne seront jamais une cause d'épidémies.

Pour se rendre compte du danger que peut offrir une eau destinée à la boisson, il faut se rappeler ce que l'on sait aujourd'hui sur le développement des maladies infectieuses. Il est constaté deux choses, savoir qu'elles ont toujours pour origine l'introduction dans l'organisme d'un petit être de nature végétale, qui s'y multiplie avec une effrayante rapidité, et diffère suivant la maladie à laquelle il donne naissance ; ensuite, que ce petit corps, pour se développer, doit rencontrer des conditions déterminées de milieu, en d'autres termes, un liquide réalisant les conditions nécessaires à son évolution.

On sait, en effet que ce petit être, auquel on donne le nom générique de *microbe*, ne peut vivre dans une eau pure, mais qu'il trouve dans une eau renfermant des substances organiques végétales, et surtout animales, le liquide nourricier qui lui convient.

Voici donc où la question devient délicate et où l'on voit qu'il ne faut pas se hâter de conclure de la salubrité d'une eau parce que son usage n'a donné lieu à aucune épidémie ; car de l'eau contenant des matières organiques peut donner lieu à des troubles digestifs, mais nullement à une épidémie, si elle ne contient pas de germe.

Ainsi, le fait qu'une eau peut être employée pendant longtemps sans de graves inconvénients, n'est pas une preuve de son innocuité.

Cé que sâ lo mi soitâ.

On pâysan, on gratta-papâi et on vilhio cosandâi que quartettavè mé et mi que ne travaillivè, beves-sont on iadzo demi-pot ào cabaret d'avau, et tot ein batollieint ein djaseint, sè desont que c'étai bin eimbéteint d'êtrè pourro et désiravont ti trâi d'avâi prâo dzaunets po ne pas êtrè d'obedzi dè tant s'es-cormartsi dè travailli.

— Se cein ne cotâvè què dè désirâ, on sarâi vito conteint, dese lo pâysan, et on sarâi binstout prâo retso.

— Eh bin, se repond lo gratta-papâi, essyeint-

vâi dè désirâ tsacon oquiè po savâi lo quin sarâi lo pe retso dâi trâi.

— Por mé, fe lo pâysan, voudré avâi lè gros bâo ào syndiquo, que ti lè pâi dè clliâo dou bâo seyont dâi z'aolhiès qu'aussont étâ usâïès à tsavon po cão-drâ dâi sa dè dix quartérons et que clliâo sa seyont ti plieins dè bio fromeint que m'appartignè.

— Mè, fe lo gratta-papâi, voudré que tota l'êdhie dâo lè sè séyè tchandjâ ein eintse, et que tota cll'eintse aussè se vi, tant qu'à la derrâire gotta, à écrirè dâi beliets dè banqua dè millè francs, et que ti clliâo beliets seyont min.

— Et vo, se firont ào pequa-pronma, que n'avâi onco rein de ?

— Eh bin, mè, se repond lo tailieu, yé voudré que vo z'aussi tsacon cein que vo désirâ, et pi apriés que vo crévéyi ti dou et que séyo voutre n'héritier.

Protiureu et dentistre.

Djan à Marc et Louis à Samin, étiont z'u on dzo dè martsî pè Lozena, menâ dâi truffès, et quand l'euront tot veindu, l'alliront férè cauquies coume-chons pè la vela. Ein passeint pè cllia novalla tser-râire tot proutso dè Pinpinet, iò lâi a on marchand dè lâivro qu'a adé sè grantès fenêtrès plieinnès dè potrés, que dâi iadzo on lâi vâi dâi fennès totès pellettès qu'ont z'ao z'u étâ fêtes pè ion dè Tsevelhy, Louis à Samin s'arretâ devant onna porta drâi découtè, iò y'avâi 'na demi-dozanna dè totès petitès z'einseignès cllioulâiès contrâ la pierre dè taille qu'est tot ein molasse, et s'amusâvè à lè liaire.

— Dépatse-tè, lâi fe Djan à Marc, qu'allâvè adé sein s'arretâ. Que diabe vâo-tou l'amusâ à fotemassi devant totè lè boutequés.

— Oh ! n'est pas onna boutequa, repond Louis, pisque lâi a su la porta : Cornut dentistre, et Miâton protiureu.

— Oh bin, vins pi. se fe Djan ein droblieint lo pas, et ne resteint pas mé perquie, kâ quand bin on n'est pas à noce, quand on a mau âi deints, y'âmo onco mi êtrè tenu pè lè pincès d'on dentistre què pè la plionma d'on protiureu.

CHEZ MON FUTUR

I

Vite ! vite ! Je vais être en retard. Tout est-il prêt ? Récapitulons : Voici le registre des donataires, le registre des pauvres secourus au domicile ou chez les dames patronesses, le carton de correspondance, le projet de rapport sur l'exercice annuel, le registre divers, le répertoire...

— Madame la marquise désire t'elle que je fasse transporter tout cela dans la calèche ?

— Evidemment, comme d'habitude. Vous ne supposez sans doute pas que je vais descendre avec un chargement pareil sous le bras. Eh bien ! où allez-vous ? Ne vous éloignez donc pas. Ursule, sonnez. Vous voyez bien que j'ai encore besoin de vous.

La femme de chambre sonna, donna ses ordres, et deux domestiques enlevèrent rapidement tout ce qui était préparé pour être emporté, registres et paperasses.

Pendant ce temps la marquise allait et venait dans sa chambre, achevant sa toilette. Ursule la suivait, ayant au bout des doigts un chapeau très ordinaire, qu'elle posa bientôt sur la tête de sa maîtresse.

Madame la marquise de Nacqueville se regarda ensuite dans une glace. Elle y vit en sa personne, une femme d'une cinquantaine d'années, grande, forte, belle encore, et dont le grand air de dignité était comme ensoleillé par un sourire et un regard empreints d'une exquise bonté. Elle était veuve et avait deux enfants, un fils et une fille.

Celle-ci ne tarda pas à entrer, et dès la porte s'écria :

— Ah ! maman, quel chapeau !

— Horrible ! répondit la marquise, abominable ! Toute ma toilette ne vaut pas mieux. Mais que veux-tu y faire, Emmeline ?... c'est d'uniforme. A l'avant-dernière séance de notre société de bienfaisance, madame la princesse de Perreuse est venue en robe de laine noire et en gants de coton !

— Des gants de coton.

— Elle a fait sensation. Je croyais te l'avoir raconté. Ton frère est-il là ? J'ai à lui parler. Nous en avons causé avec d'autres dames patronesses.

— D'Olivier ?

— Non, des gants de coton, et j'ai déclaré que, quoique vice-présidente, jamais je n'aurai le courage de m'élever jusqu'aux gants de coton. J'accepterai de grand cœur tous les sacrifices, excepté les gants de coton. Une heure trente-cinq ! Et la séance s'ouvre à deux heures ! Et c'est moi qui préside ! Pour rien au monde je ne voudrais être en retard. Où est donc Ursule ? Ah ! très bien... Elle a été faire prévenir Olivier que je le demandais, car je l'entends.

Dès que ces deux enfants furent en sa présence, madame la marquise de Nacqueville reprit la parole en ces termes :

— Vous n'avez pas oublié que nous dinons chez votre tante de Grandchamp ?

— Où je dois conduire ma sœur, ajouta Olivier.

— Oui, continua la marquise, car je ne sais à quelle heure je serai libre. Si je ne présidais pas, je pourrais... mais je préside. La séance va être fort importante, orageuse peut-être. Il est question de plusieurs motions fort graves. D'un autre côté, votre tante aime à se mettre à table au premier coup de six heures. Le moindre retard la rend malade et l'empêche de dîner. Soyez chez elle à cinq heures et demie. Assurez-lui que, quels que soient nos travaux et leur urgence, je serai chez elle à six heures précises, dussé-je donner ma démission. Oh ! ma démission !... combien de fois l'ai-je offerte ! On n'a jamais voulu l'accepter. Deux heures moins un quart ! Adieu. Je compte sur votre exactitude.

Olivier et Emmeline accompagnèrent leur mère jusqu'à la calèche qui stationnait dans la cour.

Tout en descendant, la marquise dit tout bas à sa fille :

— Et ton mariage ? Ta tante me questionnera, c'est certain. Que dois-je répondre, au juste ?

— Nous réfléchissons, maman.

— Très bien. Nous réfléchissons. Il est essentiel, tu le comprends, de nous accorder dans nos propos, sans quoi ta tante pourrait croire que nous ne savons pas ce que nous voulons.

La marquise monta en voiture et le cocher toucha ses chevaux.

Ils n'avaient pas encore franchi la porte cochère, lorsque madame de Nacqueville ordonna d'arrêter et appela vivement ses enfants, qui accoururent.

— Le petit grenadier ! leur dit-elle. N'oubliez pas le petit grenadier !

— Pour ma tante ?

— Oui... Dans la serre... Celui qui forme une boule absolument ronde. Votre tante l'a trouvé joli l'autre jour. Je le lui ai promis. Elle l'attend. Je n'y pensais plus.

— Mais j'y pensais, maman, dit Emmeline.

— Tu sais lequel ?

— Oui.

— Ne l'oublie pas. Je suis trop encombrée pour m'en charger. Il sera d'ailleurs plus convenable que ce soit ton frère et toi qui en fassiez hommage à votre tante.

La voiture s'éloigna au grand trot des chevaux.

Olivier et Emmeline rentrèrent dans l'hôtel, puis se dirigèrent vers le jardin afin de reconnaître immédiatement le petit grenadier dont le feuillage formait une boule.

(A suivre.)

Recette, pour apprêter le foie de veau à la bourgeois. Après l'avoir piqué de gros lardons, faites roussir un bon morceau de beurre dans une casseroles et mettez votre foie bien revenir de tous côtés. Ajoutez sel, poivre, carottes, oignons, bouquet garni et deux verres de vin blanc. Après avoir bien couvert, laissez cuire à petit feu pendant 3 heures, en ayant soin de remuer doucement la casserole de temps en temps pour qu'il ne s'attache pas. — C'est là un mets très fortifiant.

Bontades.

Alphonse Karr entrait toujours à minuit juste dans un salon où se réunissait une société d'auteurs. Chaque fois que, vers minuit, on entendait la sonnette, Dumas fils prenait son chapeau et disait :

— Je pars, minuit et Karr sonnent.

Après le thé, chez madame Chapusot :

— Eh bien ! votre fils, chère madame ?... Vous en faites toujours ce que vous voulez ?

— Le pauvre enfant, oui ! Seulement, la besogne qu'on lui donne à faire dans ce collège, doit être bien répugnante !

— Pourquoi donc ? Est-ce qu'à son âge on lui ferait ouvrir des cadavres ?

— Oh ! bien plus fort que ça, ma bonne ! Il m'écrivit comme ça, qu'on lui fait étudier des langues mortes !

Cueilli sur la plaque émaillée d'un dentiste :

« M. Ozanor fils, dentiste, extraction d'une dent : 1 franc 50 ; la douzaine : 15 francs. »

THÉÂTRE. — A la demande générale, lundi 10 mars et mardi 11, à 8 h. du soir.

MICHEL STROGOFF !

Pour ces deux représentations, qui seront irrévocablement les dernières, le prix des places sera le même que pour les représentations ordinaires de comédie.

Jeudi 13 mars, 12^e représentation de l'abonnement : **Monsieur le ministre**, comédie en 5 actes, de Jules Claretie.

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & Cie.